DISSERTATION

N° 105.

SUR LE CANCER,

CONSIDÉRÉ COMME UNE MALADIE DU SYSTÈME NERVEUX;

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 31 mai 1816, pour obtenir le grade de Docteur en médecine,

PAR JEAN-BAPTISTE DOYEN, de Lille,

Département du Nord.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons Sorbonne, n.° 13.

1816.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LEROUX, Doyen.
M. BOURDIER.
M. BOYER.
M. CHAUSSIER.
M. CORVISART.
M. DEYEUX.
M. DUBOIS.
M. HALLÉ.
M. LALLEMENT, *Examinateur.*
M. PELLETAN, *Examinateur.*
M. PERCY, *Président.*
M. PINEL, *Examinateur.*
M. RICHARD, *Examinateur.*
M. THILLAYE, *Examinateur.*
M. DES GENETTES.
M. DUMÉRIL.
M. DE JUSSIEU.
M. RICHERAND.
M. VAUQUELIN.
M. DESORMEAUX.
M. DUPUYTREN.
M. MOREAU.
M. ROYER-COLLARD.

Par délibération du 19 frimaire an 7, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

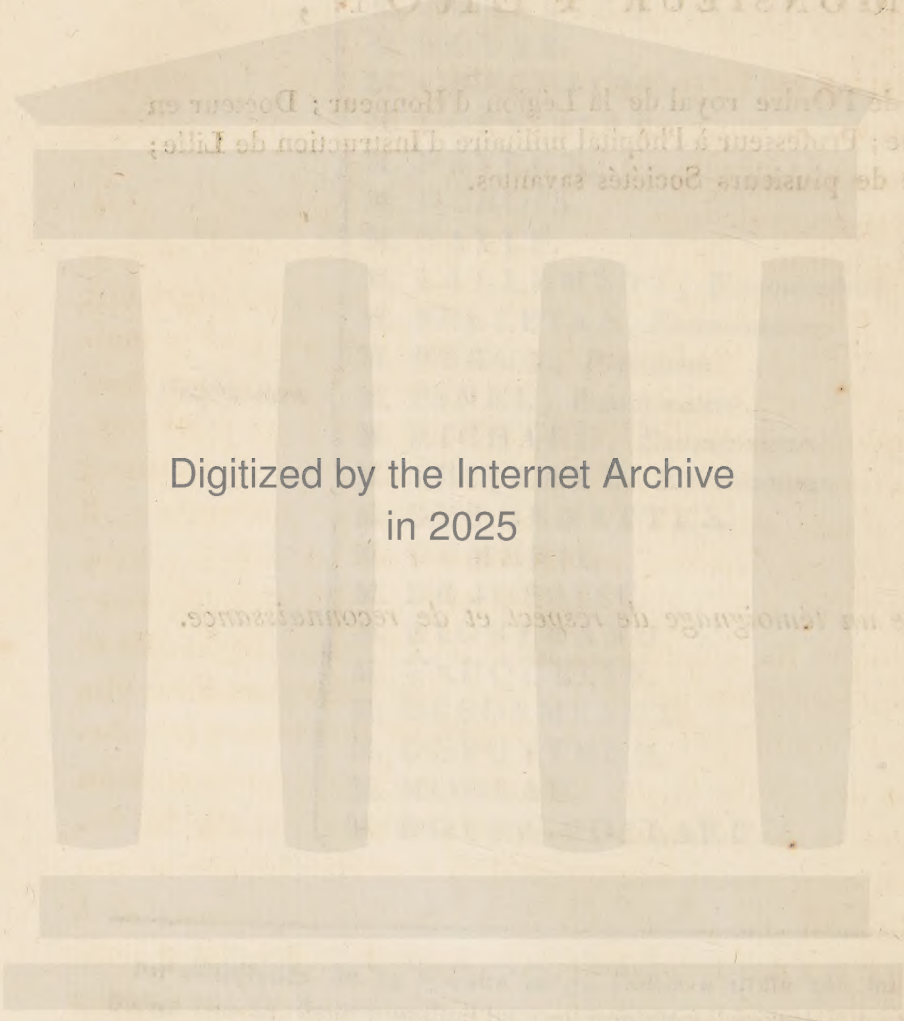
A

MONSIEUR FÉRON,

Chevalier de l'Ordre royal de la Légion-d'Honneur ; Docteur en Médecine ; Professeur à l'hôpital militaire d'Instruction de Lille ; Membre de plusieurs Sociétés savantes.

Comme un témoignage de respect et de reconnaissance.

J. B. DOYEN.



Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/dissertationsurl0004vari_a3m1

PRÉLIMINAIRE.

L'HOMME est l'être le plus sensible, et l'heure du sommeil absolu est la seule où la nature semble le priver de sensations et le dérober à lui-même.

Il est le seul dont l'intelligence ait autant d'étendue. Cette puissance le rend capable de commander à sa sensibilité, de l'exciter ou de l'endormir à son gré, d'agrandir ou de limiter son existence. Voyez l'homme que le malheur vient de frapper; il trouve dans l'opium ou dans les liqueurs alcoholiques un soulagement à ses douleurs, un Léthé sur la terre. Voyez cet autre, que la nature a doué d'une sensibilité tempérée; maître de l'exalter, il assemble non-seulement les stimulans en rapport avec le physique, mais encore ceux particuliers à l'intelligence: il invoque les sciences et les arts; l'histoire l'échauffe et lui représente les grandes scènes des siècles écoulés; elle lui redit les longs malheurs d'Œdipe; lui retrace le vainqueur des Goths et des Vandales courbé sous le fardeau des ans et de la misère, privé de la lumière; elle lui représente ce grand homme réduit à porter lui-même son conducteur en proie aux plus cruelles angoisses, et à traîner ses pas tremblans et incertains sur le bord d'un fleuve qui menace à chaque instant de les engloutir tous deux. Si la sculpture ensuite offrait à ses regards le

portrait fidèle du héros auquel l'histoire vient de l'attacher, combien son impression serait plus vive! et combien elle serait plus pénétrante encore, si la peinture dans ses tableaux animait ces formes fidèles des couleurs de la vie.

Cependant, si la sensibilité n'est pas satisfaite, s'il veut essayer une impression plus profonde, son génie lui crée ces théatres, ces spectacles imposans, toujours féconds en illusions qui le transportent presqu'à la réalité des événemens; c'est là que la terreur le fait frissonner; c'est-là qu'il croit voir Œdipe lui-même; qu'il verse des pleurs avec Cornélie sur les cendres de Pompée, ou pénètre avec l'infortuné Calas dans la nuit des cachots.

Mais ces sensations ne sont pas assez fortes : tous les jours nous voyons le peuple entourer de ses flots l'échafaud que va teindre le sang de son semblable.

> Parlerai-je d'Iris, chacun la prône et l'aime;
> C'est un cœur, mais un cœur.... c'est l'humanité même.
> Si d'un pied étourdi quelque jeune éventé
> Frappe, en courant, son chien qui jappe épouvanté,
> La voilà qui se meurt de tendresse et d'alarmes;
> Un papillon souffrant lui fait verser des larmes :
> Il est vrai; mais aussi qu'à la mort condamné,
> Lalli soit en spectacle à l'échafaud traîné,
> Elle ira la première à cette horrible fête
> *Acheter le plaisir de voir tomber sa tête.*
>
> GILBERT, Sat. du 18.e siècle.

Si nous comparons un instant l'homme aux animaux, nous verrons ceux de même espèce différer peu entre eux, parce que ceux-ci, guidés dans la plupart de leurs

actions par le seul instinct et par les mêmes besoins, ne recherchent rien au-delà. Quelle distance de l'homme à l'homme ! de l'âpre habitant des forêts à la vaporeuse citadine, du paisible cultivateur au conquérant de l'Asie, à ce superbe Alexandre dont l'ambition est peinte avec tant d'énergie dans ce vers de Juvenal :

Æstuat angusto in limite mundi.

Quelle différence encore dans les divers momens de l'existence du même homme ! Voyez Marius triomphant dans Rome, voyez-le dans les marais de Minturnes ou sur les ruines de Carthage.

Nous avons donc vu l'homme supérieur aux animaux par sa sensibilité ; nous l'avons vu, acquérant pour ainsi dire à son gré un tempérament éminemment nerveux ; c'est dans cet état que l'univers a changé pour lui, parce que l'univers n'est pour l'homme que ses sensations ; c'est alors que tous les corps auront sur lui une action augmentée, et qu'ils frapperont toujours avec plus de force sur les organes les plus exercés, c'est-à-dire, sur ceux de la sensibilité. Nous concevrons aussi combien sera rapide le penchant qui l'entraînera de la sobriété à l'abus des sensations, et nous comprenons d'avance le nombre de maladies qui affecteront l'appareil sensitif.

Les sensations sont un des mystères que les physiologistes n'ont pu pénétrer ; cependant, les fonctions confiées au système nerveux étant connues, leur désordre sera le signal certain de celui de ce système.

Concluons-en que, toutes les fois que le principal ordre

de symptômes d'une maladie consistera dans la lésion de la sensibilité de relation et dans celle de la sensibilité de nutrition, le siége de la maladie résidera spécialement dans le système nerveux : *Nervi instrumenta sensationis non modò sunt ac motûs, sed etiam vitæ, quondam, ligato, destructo, vel abscisso nervo, unà cum iis vita perit.* (*Camper*, Obs. ànat. pathol., cap. 2, pag. 7.) En d'autres termes, inférons-en que le cancer, objet de cette dissertation, est une maladie particulière du système nerveux.

M. le professeur *Dubois* (à qui nous témoignons notre reconnaissance des soins qu'il prodigue à ses élèves) pense que la diathèse cancéreuse, quelle qu'en soit la cause, est liée avec celle des maladies nerveuses, ou plutôt que les maladies nerveuses et le cancer ne sont que des degrés différens de la même affection.

C'est dans ce sens que nous nous proposons d'envisager le cancer dans le cours de cette dissertation.

Nous placerons d'abord quelques faits de cette maladie; de-là nous passerons à sa définition, aux causes, symptômes, siége, aux maladies qui peuvent lui ressembler; enfin nous terminerons par le traitement.

DISSERTATION

SUR LE CANCER,

CONSIDÉRÉ COMME UNE MALADIE DU SYSTÈME NERVEUX.

FAITS.

I.

Thérèse Lenne, née de parens sains, à Valenciennes, département du Nord, âgée de quarante-cinq ans, d'un tempérament sanguin, d'embonpoint moyen, s'éloigne dans sa jeunesse de sa ville natale, pour se fixer dans un village près d'Arras, où elle se marie à l'âge de vingt-six ans. A cette époque, elle vend son patrimoine pour s'établir aubergiste, en reçoit le produit en papier monnaie; la valeur du papier tombe, sa fortune est perdue. La révolution survient et lui enlève son mari, qui périt sur le champ de bataille. Quelques années après, elle reçoit les derniers soupirs des deux enfans de ce premier hymen. Elle contracte une deuxième alliance. Après quatorze ans de mariage, le second époux se fait nommer garde-forestier dans l'Alsace, part, et l'abandonne pour toujours. Cette malheureuse me disait avoir passé la plus grande partie de sa vie à pleurer. Ses premiers malheurs avaient été précédés d'une santé constante; la perte de sa fortune la força à se mettre femme de service; c'est alors qu'elle commença à ressentir des douleurs à des distances irrégulièrement répétées dans toute la longueur du bras gauche. Vers l'âge de quarante ans, la douleur se fixe plus long-temps et s'opiniâtre au point de faire maigrir le

bras d'une manière notable. Peu de temps après, la malade est tourmentée d'une douleur sciatique de la cuisse du même côté. A quarante-trois ans, elle entre à l'hôpital de la Charité, où M. *Boyer* lui ampute le sein droit, rongé par un ulcère cancéreux, dont elle attribue la cause à une piqûre d'épingle. La cicatrisation s'opère, la malade paraît guérie ; on l'emploie au même hôpital en qualité d'infirmière. Dix-huit mois après, c'est-à-dire, en février de cette année, s'étant frappée l'hypochondre droit contre le coin d'une table en portant des assiettes, elle éprouva de la douleur au foie. Bientôt après, cet organe se tuméfie, se durcit, les douleurs deviennent lancinantes, l'hydropisie ascite, l'infiltration des membres abdominaux, la coloration en jaune suivent, enfin la mort vient terminer les souffrances de cette femme qui semblait née pour ne connaître que le malheur.

A l'ouverture du cadavre, on a trouvé le foie triplé de volume, occupant une grande partie de l'abdomen ; son tissu pâli et presque entièrement désorganisé, converti en une matière lardacée sans suppuration.

Cette observation prouve donc que la maladie était passée à l'état de diathèse.

II.

On trouve l'observation suivante, dont je vais rapprocher les principaux traits, dans un mémoire de M. *Louis* (observations et remarques sur les effets du virus cancéreux.)

Un cocher, voulant aider une religieuse à monter dans sa voiture, lui saisit le bras pour lui prêter un point d'appui. Cette seule pression du membre sur la main suffit pour le fracturer. Six mois après la fracture du bras, la malade est prise subitement d'une douleur vive dans la cuisse droite qui la fait tomber à l'instant : cette chute lui brise l'os de la cuisse. La malade éprouvait de plus des douleurs dans les membres, ce qui fit soupçonner à *Louis* une cause particulière. Il pressa la malade de la lui com-

muniquer, et elle découvrit le sein droit dans lequel creusait un cancer ulcéré. La douleur de la cuisse était du même côté que le cancer du sein.

III.

Jacqueline Pelican, affectée d'un cancer utérin, née à Paris, de parens sains, ayant eu onze enfans en sept couches, dont trois dans la première, éprouva, à vingt-sept ans, cessation de la menstruation; à trente-trois, paralysie de la langue, qui disparut par la saignée et les pédiluves.

Pendant la révolution, son père meurt sur l'échafaud : chagrins violens.

A cinquante ans, douleurs qu'elle rapporte aux reins, coliques, douleurs vives dans la region épigastrique; elle entre à l'hôpital Saint-Louis. Quelque temps après, douleurs intolérables dans le bras droit avec impossibilité de s'en servir; les extrémités inférieures ne tardèrent pas à partager le même état. (*Fourcade*, Essai sur le cancer de l'utérus, n.° 448, t. 14; an 13.)

IV.

Gamet rapporte (obs. 32.^{e}) qu'une femme âgée d'environ quatre-vingts ans, depuis plus de quinze ans, portait sur le sein une tumeur squirrheuse de cinq pouces de diamètre, dure, raboteuse, entourée de veines noires et variqueuses. Un des angles de cette tumeur allait s'ouvrir et était le centre d'élancemens les plus vifs; la couleur de la peau était changée. Il ajoute que, de tout temps, cette femme avait eu le système nerveux très-irritable, et qu'il l'était encore.

V.

Une dame de quarante-cinq ans, très-sensible, avait été perclue de ses membres dans sa première jeunesse; sa constitution était restée faible. Elle perd un fils âgé de vingt-sept ans : dès ce moment

elle s'enferme près d'une année dans une chambre où elle s'abandonne entièrement à sa douleur. Le germe dont elle avait senti les premiers effets dans son enfance se développe; des tumeurs squirrheuses, dures, inégales, douloureuses, se propageant jusqu'aux aiselles, naissent dans les deux seins. En même temps, maux de tête, coliques venteuses, tremblemens, pensées noires, irrégularité des règles, urines crues, et tous les symptômes des affections vaporeuses. (*Idem*, p. 204.)

VI.

Une religieuse, affectée depuis douze ans d'un vice cancéreux qui occupe notamment les deux seins et l'utérus, éprouvait des douleurs excessives et habituelles qui la retenaient au lit et lui ôtait même l'usage des mains. Sa mère et sa sœur aînée étaient mortes de la même maladie.

VII.

Un homme opéré par M. *Dubois* au commencement de l'été dernier d'un cancer à la lèvre, et sorti peu de temps après de l'hospice, y rentra dans le mois de septembre, frappé d'une hémiplégie survenue sans cause connue.

VIII.

Voici une observation qui a beaucoup de rapport avec la précédente, tirée de la médecine clinique de M. le professeur *Pinel*.

Une femme âgée de cinquante-cinq ans avait depuis six mois une hémorrhagie intestinale qu'elle appelait *flux hémorrhoïdal :* amaigrissement, perte d'appétit, diminution des forces, coliques fugaces et très-légères. Trois mois après son entrée à l'infirmerie, elle est frappée d'apoplexie, et meurt le lendemain.

Le cerveau ne présenta rien de remarquable; nul épanchement

dans les cavités de cet organe, mais on fut très-étonné de voir un large cancer ulcéré occupant presque tout le rectum.

IX.

Une dame se présenta l'été dernier à la consultation de M. *Dubois* pour un carcinome utérin. On observait en même temps un tremblement continuel et considérable de la tête et des mains.

X.

J'ai vu à l'hospice de Perfectionnement une femme âgée portant un bouton cancéreux très-dur sur la langue, et se plaignant d'une grande faiblesse de tout le côté gauche du corps, qui la prenait quelquefois subitement et la faisait tomber. Il est remarquable que le bouton était aussi du côté gauche de la langue.

XI.

Une autre femme s'est présentée il n'y a pas long-temps à la consultation, demandant à être opérée d'un cancer au sein. Elle éprouvait des douleurs dans tous les membres ; M. *Dubois*, par cette raison, a refusé de l'opérer.

XII.

Une femme d'environ cinquante ans porte un bouton cancéreux de la peau sur le trajet du sac lacrymal. Elle marche lentement et péniblement, et se plaint d'une douleur forte le long du nerf sciatique.

XIII.

Une femme qui avait subi trois fois l'extirpation de glandes douloureuses des mamelles était frappée de l'idée que son médecin voulait l'abandonner : inquiétudes vives, agitation, insomnie,

sorte de désespoir, idée de se suicider, combattue par l'incertitude de la malade sur son état.

La veille de quelque orage ou d'un changement notable dans l'atmosphère, elle éprouvait un prurit général avec sensation de piqûre au sein, et quelquefois une sorte de commotion électrique qui s'étendait du sein à la cuisse et au bras du côté droit, et réciproquement. Il est encore à remarquer ici que la douleur se faisait sentir aux membres du même côté.

XIV.

Le 25 mars de cette année, un homme âgé d'environ soixante ans se présente à la consultation de M. *Dubois*, portant sur la face gauche du nez un ulcère cancéreux, à bords renversés, élevés, durs, rouges, douloureux, etc., de la grandeur d'une pièce de trois livres. Un chirurgien l'avait déjà emporté deux fois, il n'en continuait sa marche qu'avec plus d'opiniâtreté. Beaucoup de ganglions lymphatiques de la mâchoire inférieure étaient engorgés et durs.

Ce malade se plaignait de douleurs dans les membres, et les yeux étaient dans des mouvemens convulsifs continuels et rapides, dans le sens du diamètre transversal de la cornée.

Après avoir exposé les faits, dont on peut tous les jours observer la répétition, nous allons suivre les conséquences qu'ils nous indiquent; et d'abord, nous nous demanderons ce que c'est que le cancer.

Nous avons déjà dit que l'on ignore ce qui se passe dans les nerfs au moment de leur action, nous ne saurons donc pas ce qui se passe dans leur tissu, quand cette action est troublée. De-là, nous saurons seulement que le cancer consiste dans un désordre particulier du système nerveux dont nous ne pouvons pas préciser le genre. Nous ne donnerons donc pas de définition du cancer, mais une description rapide de ses effets, et nous dirons que le cancer

est une maladie du système nerveux dont la sensibilité changée transforme les organes les plus dissemblables en une matière lardacée, contenant tantôt de petites poches remplies d'une sérosité variable, tantôt une substance cérébriforme qui finit par noircir et se putréfier, parce qu'elle est le produit d'un tissu où l'on ne reconnaît plus d'organisation, et ne reçoit plus assez l'influence de la vie.

Le cancer a reçu son nom du mot latin *cancer*, parce que l'affection locale est environnée de veines dilatées, que l'on a comparées aux pattes du crustacé qui porte ce nom.

Causes.

Sabatier a suivi des cancéreux, qui, plus de trente-deux ans après l'opération étaient sains, et n'offraient pas de récidives. Les grands praticiens citent des exemples semblables dans leurs cliniques. On a cependant conclu, après ces faits, que le cancer était constamment une maladie générale ; comme nous n'osons pas encore adopter cette conséquence, nous regarderons le cancer comme pouvant être quelquefois une affection locale, et nous diviserons les causes en externes et en internes. Dès l'instant, en effet, que l'on voit le système nerveux affecté partiellement, dans les névralgies susorbitaires, par exemple, dans le tic douloureux de la face, dans les douleurs sciatiques, il n'est pas impossible de le concevoir affecté partiellement dans le cancer, autre maladie de ce même système. Nous reconnaissons donc le cancer local et la diathèse.

Causes externes. Tout ce qui peut occasionner une irritation forte ou prolongée, les climats chauds ou froids, comme entretenant une action intense et soutenue de la peau ; tout abus local de la sensibilité, l'onanisme, les cautères, les irritans méca-

niques continués plus ou moins long-temps. Ainsi, j'ai vu un vieillard de quatre-vingt-cinq ans, portant un ulcère cancéreux qui rongeait le deltoïde, ulcère évidemment produit par la longue irritation qu'entretenait le pois d'un cautère ancien, et favorisé d'ailleurs par la débilité du système nerveux qu'amenait son grand âge. Ainsi j'ai vu, l'été dernier, un homme âgé d'environ quarante ans, à qui on avait amputé la jambe gauche, et dont le moignon reposait sur une jambe de bois. La ligne circulaire, formée par l'union de la circonférence de la cicatrice avec le bord de la peau, était recouverte d'un cercle de végétations cancéreuses, effet, sans doute, du tiraillement continuel de la cicatrice. Ainsi, les corps aux pieds, irrités par le frottement du soulier chez ceux qui marchent beaucoup, dégénèrent quelquefois en cancer, etc.; les applications de substances âcres et actives sur des tumeurs ou sur des ulcères anciens, les hémorrhoïdes accompagnées de douleurs plus ou moins continues, les tubercules, boutons, excoriations, les professions qui soumettent une partie à une irritation mécanique prolongée, une nourriture trop épicée, telle que les viandes salées et fumées trop répétées, l'abus des liqueurs alcoholiques, surtout à jeun, etc.

Il me semble que le moment où nous énumérons les causes placées hors de l'homme doit être celui où nous devons rechercher si le cancer est le produit d'un virus.

On entend par *virus* une cause destructive étrangère à l'économie, susceptible de se transmettre à distance ou par le contact.

On a dit, avec raison, que, sur dix-huit femmes malades, une était affectée de cancer. Cette assertion n'est pas exagérée; or, si cette maladie se propageait à distance, d'après le grand nombre de malades cancéreux couchés dans les salles des hôpitaux, l'infection courant de lit en lit, à partir des plus voisins, ferait autant de cancéreux que l'on compterait d'individus, et les élèves qui se pressent chaque jour autour du lit de ces infortunés, et dans

l'atmosphère fétide qu'ils exhalent, devraient tous sortir pénétrés de virus. Cette maladie ne se transmet donc pas à distance.

Le cancer est-il contagieux? On peut, je pense, assurer la négative.

M. *Dupuytren* a fait avaler à plusieurs chiens des morceaux de carcinomes. L'ouverture de l'estomac, à la vérité, a fait voir des ulcères; mais M. *Dupuytren* a reconnu que ces érosions étaient occasionnées par la présence des vers qu'on trouve très-fréquemment dans le canal intestinal de ces animaux, qui n'ont été soumis à aucune épreuve. Plusieurs fois même il a rencontré des tumeurs remplies de vers. Il a injecté du pus dans la cavité péritonéale d'un chien, dans ses veines; il en a inséré dans le tissu cellulaire sous-cutané, et n'a obtenu aucun résultat en faveur de la contagion.

M. *Vautier* (Dissert., 1813, t. 2, n.° 43) cite l'observation d'un homme de l'hôpital Saint-Louis, affecté d'un cancer qui lui avait dévoré une partie de la face, et qui se faisait lécher par un chien pour apaiser ses douleurs; la santé du chien n'en fut pas altérée.

M. *Dupuytren* a fait les expériences précédentes sur des chiens avec le cancer d'autres chiens, et il n'a pu communiquer la maladie. M. *Vautier* a obtenu les mêmes résultats. Enfin, les expériences ont été faites sur l'homme lui-même. MM. *Alibert* et *Biett* se sont inoculé impunément le pus cancéreux.

L'auteur de la dissertation citée rapporte des faits non moins concluans que les précédens. Il fait remarquer que les individus affectés de cancer à la langue avalent la suppuration qui s'en écoule, et cependant l'estomac reste sain. Il y a trois ans et demi, on a vu à l'Hôtel-Dieu, dans les salles de M. le professeur *Dupuytren*, une femme attaquée d'un cancer horrible, occupant la partie latérale du cou. Cette malheureuse mourut, et ne cessa d'allaiter jusqu'au dernier jour de sa vie son enfant, qui avait la plus belle carnation. Enfin, dit-il, nous avons connu une femme mercénaire dont le métier était de téter les autres femmes nouvellement accouchées et affectées d'engorgemens, de dépôts laiteux qui les empêchaient

d'offrir le sein à leur enfant. Nous avons vu cette malheureuse, pour soulager les douleurs occasionnées par la réplétion des mamelles, téter une personne portant un cancer ouvert près du mamelon ; sa bouche était appliquée sur l'ulcère, et suçait avec le lait la sanie dont il était couvert. Examinée plus d'un an après, elle n'avait pas contracté la maladie.

Si maintenant nous considérons que l'action d'une cause mécanique long-temps continuée amène presque toujours le cancer, que les professions exerçant une irritation prolongée sur une partie quelconque donnent lieu à une multiplication effrayante de cancers, il est difficile de regarder encore cette affection comme le résultat d'un virus ; comment croire en effet, après les observations précitées, que, d'avance, le hasard aurait imprégné de virus la plupart de ceux qu'il destinait aux professions dont nous venons de parler. Si d'ailleurs le cancer n'appartenait pas à une lésion profonde de l'appareil sensitif, qui peut être amenée par le fait même de l'âge, pourquoi une contusion est-elle si souvent suivie de cancer, chez les adultes ou chez ceux qui touchent à l'âge de retour, tandis que les enfans tombent et sont frappés bien plus souvent sans suites fâcheuses? Pourquoi, dans le cancer héréditaire, le virus ne manifesterait-il son action que dans un âge plus ou moins avancé? Pourquoi le premier temps de son existence ne serait-il pas annoncé avec celui de l'existence de l'enfant ?

Nous ne présenterons pas plus de preuves contre le système qui donne pour cause du cancer l'existence d'un virus ; celles que nous venons d'émettre nous paraissent assez puissantes pour le réfuter. Parlons maintenant des causes générales.

Causes internes.

De même qu'il est peu d'hommes qui apportent en naissant une santé également répartie dans tous les organes, de même qu'il en est qui naissent avec un système muqueux, lymphatique, plus

ou moins faible, plus ou moins vicié, de même nous pouvons germer, qu'on me passe l'expression, avec un système nerveux plus ou moins mal organisé. Cette disposition n'est pas aussi rare qu'on le pense, et elle est souvent annoncée dans la jeunesse par des paralysies, des névralgies, des atrophies des membres, etc. C'est même ainsi qu'on peut se rendre compte des cancers héréditaires; et de même qu'un père phthisique donne à son fils un poumon vicié, de même le cancéreux imprimera au système nerveux de son fils une organisation analogue à la sienne.

Il ne répugne donc pas d'admettre une cause prédisposante interne, dépendante de l'organisation primitive du système nerveux.

La présence ou la répercussion de dartres, les douleurs rhumatismales, la goutte, les névralgies peuvent encore occasionner cette maladie; les passions tristes ont une influence très-grande sur la production du cancer; et, en général, toutes celles qui portent avec elles des sensations pénibles ou douloureuses; on peut encore admettre comme cause de cette affection l'âge critique.

Symptômes

On a distingué trois degrés dans le cours de l'affection cancéreuse. Le premier a été appelé *squirrhe*, le deuxième *cancer occulte*, et le troisième *cancer ulcéré*.

Dans le premier degré, la maladie marche lentement et sans qu'aucune douleur avertisse de son existence; on peut même comprimer le squirrhe sans faire éprouver beaucoup de sensibilité, seulement la partie malade est plus épaisse et plus dure que dans l'état physiologique : c'est de cette augmentation de consistance que la maladie locale tire son nom (σκιῤῥος, *moellon*, *morceau de marbre*). Très-souvent à cette époque, si l'on ouvre la tumeur, on trouve encore des traces d'organisation; c'est surtout dans les ganglions lymphatiques des mamelles que l'on observe facilement cet état; on peut, dans le squirrhe commençant, disséquer exactement le

ganglion, qui présente alors une surface polie, l'opération ne donne qu'une très-petite quantité de sang. Ces deux circonstances indiquent que la maladie est circonscrite; et si l'on ouvre la partie emportée, on trouve encore une texture grenue, et l'œil voit encore la trace de quelques vaisseaux.

Un peu plus tard, à une époque variable avec la sensibilité des sujets, des douleurs vives et passagères surprennent les malades, et tous n'ont qu'une seule expression pour les rendre; tous les comparent à des coups d'aiguille ou de canif qui traverseraient brusquement la partie : tant il est vrai que le sentiment n'a qu'un langage, qui n'est pas soumis à l'étude et aux conventions comme celui de l'esprit; les parties voisines éprouvent une sensation de tiraillement ou de déchirure : tel est le cancer occulte. Le tissu malade ouvert ne se montre plus tranché de la partie saine; il se perd pour ainsi dire, et se confond insensiblement avec celle-ci; l'opérateur, incertain, n'emporte souvent qu'une partie de la maladie, et l'on y cherche envain les traces de l'organisation première.

Les symptômes des deux premiers degrés de la maladie, tels que nous venons de les exposer, n'appartiennent qu'à l'affection locale; mais si la diathèse existe en même temps, des paralysies des membres, des douleurs vives et plus ou moins opiniâtres se font sentir dans leur longueur, et en occasionnent quelquefois l'amaigrissement. Ces douleurs paraissent avoir été confondues plusieurs fois avec les douleurs rhumatismales, dont elles diffèrent cependant en ce que celles-ci se circonscrivent, se promènent dans les articulations et en augmentent le volume, tandis que les autres existent dans la longueur des membres, et produisent plutôt l'atrophie que l'engorgement de leurs articulations. Les douleurs siphilitiques sont celles qui en approchent le plus : comme les premières, elles augmentent le soir et la nuit, mais elles coïncident avec un autre ordre de symptômes qui ne permettent point de les méconnaître : les malades se plaignent aussi très-souvent de douleurs de tête, de migraines opiniâtres, de tremblement général.

Cependant la maladie continue ses progrès; douleurs plus vives et plus rapprochées ; fièvre, sentiment de brûlure ; gerçures ou phlictènes, d'où découle une sérosité rougeâtre ; ulcère, bords durs, ridés, fongueux, douloureux, renversés ou tournés en dedans, fond inégal, lardacé, de couleur cendrée, noirâtre ; ulcère différant du vénérien, dont les bords sont taillés à pic, de l'ulcère atonique fongueux, susceptible de prendre un meilleur aspect par l'application de poudres escharrotiques ou d'acides, substances éminemment nuisibles à l'ulcère carcinomateux, et d'ailleurs présentant une nouvelle membrane ou cicatrice dans l'espace de vingt-quatre heures ; développement des vaisseaux voisins, adhérence aux parties sous-jacentes, engorgement des ganglions lymphatiques en rapport avec la partie ; coloration en jaune de la peau, qui prend le mat de la cire, et ne ressemble ni à la couleur jaune pain d'épice des sujets affaiblis par une fièvre intermittente ancienne, ni à celle jaune transparente de ceux qui tombent dans une cachexie lymphatique, et qui commencent à s'infiltrer ; la maigreur décompose de plus en plus le malade, et particulièrement la figure, dont les muscles contractés par la douleur ajoutent à la cavité des yeux et à la saillie des pommettes ; un froncis bien marqué autour de la bouche, des yeux, au front ; quelquefois les douleurs n'ont aucune intermittence, et font désirer la mort ; la peau est chaude, sèche, et exhale une odeur presque insupportable : après un temps plus ou moins long de cet état, le malade succombe.

Quelquefois la maladie est la suite d'un ulcère ; d'autres fois les douleurs sont presque le seul symptôme, et le cancéreux succombe à leur acuité ou à leur violence.

Siége.

Le siége du cancer est-il dans le système lymphatique ?

Si le cancer était une maladie primitive du système lymphatique,

on le verrait principalement chez les tempéramens les plus lymphatiques, dans les appareils et dans les organes qui reçoivent le plus de vaisseaux de cette nature ; il habiterait avec les scrophuleux dans les pays froids et humides, et sévirait dans l'âge où ce système prédomine et a le plus d'action ; on sait qu'une partie est d'autant plus exposée aux maladies, qu'elle est plus exercée et plus développée ; eh bien, c'est dans l'enfance que l'on observe le plus d'affections du système lymphatique, et c'est à cet âge que l'on compte le moins de cancer. Cette maladie, dit M. le professeur *Dubois*, est aussi rare chez les enfans que le scrophule chez les vieillards.

Qu'un homme abuse de sa sensibilité, qu'il se livre sans mesure aux attraits des liqueurs alcoholisées, son estomac soumis à jeun à l'action d'une irritation prolongée devient squirrheux ; un ulcère s'ouvre dans l'épaisseur de ses parois ; dirons-nous que la maladie a son siége dans le système lymphatique ? et en conclurons-nous avec M. *Dupré de Lisle* (Traité sur le vice cancéreux, t. 1, p. 113) que : « *A mesure que la fermentation sourde devient plus forte, la viscosité des soufres acquiert plus d'acrimonie et d'alcalescence ; leur phlogistique excite une forte rougeur et une chaleur assez vive dans les parties voisines ; les humeurs renfermées dans le kyste forment autant de foyers prêts à éclater par une espèce de déflagration, et, forcés par les tourbillons de leur matière subtile à se répandre, elles rassemblent un torrent de corpuscules des principes désunis.* »

Du reste, il suffit, pour être détourné de cette pensée, de songer à la sensibilité latente du système lymphatique, tandis que celle du cancer est si vive, que quelquefois les douleurs sont presque le seul symptôme ; il suffit de remarquer que c'est toujours dans la classe des substances qui ont une action spéciale sur le système nerveux, que le médecin puise ses moyens contre le cancer ; enfin que le cancer s'observe très-souvent dans le cerveau, et que l'existence des vaisseaux lymphatiques dans cet organe est douteuse, ou au moins que les anatomistes n'ont pu encore les y découvrir.

Nous ne prétendons cependant pas dire que le système lymphatique n'est pas compromis dans le cancer, mais nous pensons que la lésion principale existe dans le système nerveux, et que la dégénérescence lardacée ou autre n'est que la conséquence du désordre profond des organes des sensations. En effet, ceux-ci ne peuvent être long-temps affectés sans que le système vasculaire placé sous sa dépendance le devienne à son tour, et sans que les organes éprouvent bientôt une modification notable dans leur nutrition. Les considérations suivantes ne contribueront pas peu à nous affermir dans notre opinion sur le siége de cette maladie.

De l'influence des climats sur le cancer. Peu d'auteurs en ont parlé, et, parmi ceux-ci, les uns disent le cancer plus commun dans les pays chauds, les autres dans les climats du nord. Cette influence n'est donc pas encore déterminée positivement par l'observation ; il est probable qu'il est commun dans ces deux climats opposés. On sait que le cancer est très-multiplié dans les lieux secs et froids ; ainsi on en voit beaucoup chez les habitans des monticules de l'Artois et de la Picardie ; mais ce sont particulièrement des cancers de la peau. Dans le midi où la sensibilité est plus développée, on les remarque sans doute autant à l'intérieur qu'à l'extérieur : M. *Terrier* pense qu'il doit être en raison de la sensibilité des peuples.

Tempéramens. Les tempéramens les plus disposés à cette maladie, sont généralement placés par les auteurs dans l'ordre suivant : 1.° le *nerveux ;* 2.° le *bilieux ;* 3.° le *mélancolique ;* 4.° le *sanguin ;* 5.° le *lymphatique ;* 6.° l'*athlétique.*

Ages. La première enfance semble se soustraire à cette maladie ; ce n'est que dans l'âge appelé *pueritia* que l'on commence à apercevoir de loin en loin quelques cancers de l'œil ; la puberté et l'âge adulte en

offrent des exemples plus rapprochés; c'est surtout au moment qui suit celui où on a le plus exercé sa sensibilité, je veux dire à l'époque de l'âge de retour, que les cancers se multiplient. Les auteurs s'accordent à dire qu'ils deviennent plus rares après cette période de la vie; cette circonstance ne tient-elle pas à ce que les hommes qui parviennent jusqu'à la vieillesse sont eux-mêmes plus rares? et, proportion gardée entre le nombre des adultes et des vieillards, ne voit-on pas plus de cancéreux parmi les seconds que parmi les premiers?

Sexes. La nature a donné à la femme une sensibilité plus exquise qu'à l'homme; ne lui a-t-elle pas confié les premières années de l'homme? et ne devait-elle pas mieux que lui, entendre le langage du sentiment, puisqu'elle avait à comprendre et à prévnir les besoins d'un être qui ne jouissait encore que de l'instinct commun aux animaux? Nous n'avons donc pas besoin de dire que le cancer est plus fréquent chez la femme. M. *Terrier* dit qu'il attaque les femmes dans la proportion de dix contre un homme.

Organes. C'est encore en parcourant les organes qui contiennent le plus de ramifications capillaires nerveuses que nous observerons le plus d'affections cancéreuses. Jamais, dit M. *Garnier* (Dissert. sur le cancer, an 12, t. 5, n.° 128), jamais on n'a vu le cancer commencer par les muscles, les membranes séreuses, les tendons, les cartilages.

Ce sont en effet les organes les plus sensibles, ceux primitivement et le plus souvent frappés de cette maladie; ainsi les parties génitales, l'utérus, les mamelles, la peau, les membranes muqueuses, etc.; et ce sont aussi les organes qui ont été long-temps exercés, et de la sensibilité desquels on a abusé, que l'on en voit le plus souvent atteints. De là vient que les mamelles de l'homme en sont bien plus rarement affectées que celles de la femme; que la lèvre inférieure est beaucoup plus souvent affectée que la supérieure,

et bien plus souvent chez les habitans des campagnes que chez ceux des villes, parce que la lèvre inférieure reçoit plus de nerfs que la supérieure, parce qu'elle joue un rôle plus actif, parce que chez les paysans elle est exposée à plus de causes irritantes. J'ai vu chez un campagnard un cancer de la lèvre inférieure bien certainement produit par l'irritation que causait la présence presque continuelle de la pipe ; on sait d'ailleurs qu'ils boivent dans des vases grossiers, qu'ils ont la mauvaise habitude de boire l'un après l'autre, etc.?

Professions. C'est ici que l'on apprécie surtout l'effet d'une simple irritation mécanique sur la production du cancer.

Pott dit qu'en Angleterre, chez les ramoneurs, le siége ordinaire du cancer est aux tégumens du scrotum, et aux faces suspalmaires et susplantaires des mains et des pieds.

Les chapeliers, qui, pour fouler les chapeaux, sont constamment forcés d'appuyer la région épigastrique contre une planche inclinée, sont souvent attaqués de squirrhes de la partie moyenne de l'estomac, d'autres fois du pylore, et même du cardia. Rapellerons-nous encore le malheur de l'infatigable Fragonard, dont la mort est due à un cancer de l'estomac, occasionné par les pressions trop multipliées du piston de la seringue aux injections contre la région épigastrique? Les cordonniers, les blanchisseurs, les tourneurs en chaise, les boutonniers, etc., sont exposés à la même maladie, leurs professions exigeant toutes une pression contre l'épigastre.

Les professions qui conduisent à l'usage et à l'abus journalier des liqueurs spiritueuses sont encore des causes prédisposantes et trop souvent efficientes : telles sont celles de vidangeur, de cureur d'égouts, de puits, de fossoyeur, de cocher, de garçon d'amphithéâtre. Ces individus présentent souvent non-seulement des cancers de l'estomac, mais encore du pharynx, de l'œsophage et des intestins grêles.

Les personnes habituées à faire passer du grain dans le bec des oiseaux destinés à être engraissés pour nos tables sont atteintes

de cancers aux lèvres, par l'irritation qu'occasionne le frottement habituel du grain sur ces parties, et par suite de légères morsures fréquemment répétées de ces animaux ; tels sont les nourrisseurs de jeunes volailles.

On sait que le mercure exerce une action particulière sur le système nerveux ; qu'il produit des tremblemens, des douleurs, des paralysies ; n'aurait-il pas aussi une influence sur la naissance du cancer ? L'observation de *Chifflard* (décrite par M. le professeur *Pinel*), administrant des frictions mercurielles, et dont la malade est morte d'un cancer à l'estomac, accompagné d'un tremblement général, appelle l'attention à cet égard.

Les filles publiques qu'épargne la maladie vénérienne périssent presque toutes d'un cancer à l'utérus, etc.

Qu'il nous soit permis de ne pas porter plus loin ces considérations ; elles ont fait assez voir que le siége du cancer a bien plus de rapports avec le système nerveux qu'avec le lymphatique.

De quelques maladies qui paraissent avoir des traits de ressemblance avec le cancer.

La siphilis me paraît la maladie qui offre les symptômes les plus analogues à ceux de l'affection cancéreuse. Dans les deux, les douleurs augmentent la nuit, ce qui indique bien la lésion du système nerveux, puisque le moment du sommeil devrait être celui du repos de ce système. Dans les deux, la maladie exerce ses ravages en rongeant ou en végétant. Les douleurs se propagent également dans la longueur des membres, dans l'une comme dans l'autre. Cependant dans la siphilis, l'affection locale a un aspect qui lui est propre, et il y aura toujours cette différence que, dans l'une, la cause est placée hors du système nerveux, et dans l'autre, elle est inhérente aux organes des sensations. Du reste, la siphilis, comme toute irritation prolongée, peut dégénérer en cancer. Tous les ulcères peuvent avoir la même terminaison ; ils sont trop faciles à distinguer de l'ulcère carcino-

mateux pour que nous décrivions ici leurs caractères, et nous serions d'ailleurs entraînés trop loin. D'autres maladies sont susceptibles de dégénérer en cancer : tels sont les cancroïdes, les fongus hématodes ; rarement la lèpre des Arabes, moins rarement l'éléphantiasis des Grecs ; et ceci rentre dans le système que nous avons adopté, parce que l'éléphantiasis des Grecs a son siége primitif dans la peau, organe très-sensible, et que la lèpre des Arabes appartient plutôt au système lymphatique, et commence par le tissu cellulaire sous-cutané.

Traitement.

Le cancer peut-il céder aux seuls efforts de la nature ? On ne conçoit la possibilité de la résolution que dans la première période, et lorsqu'il n'existe pas encore de désorganisation, c'est-à-dire, dans le squirhe commençant. L'observation suivante, que l'on trouve dans M. *Dupré-Delisle*, de la guérison d'un cancer occulte, opérée par les seules forces de la nature, n'est-elle pas plutôt une observation de squirrhe simple ? (t. 1, p. 158.) Une femme portait un cancer occulte dans une mamelle ; on avait inutilement mis en usage tous les moyens connus. La malade, ayant perdu toute espérance de guérison, résolut d'abandonner tout à la nature. Quelque temps après, il survient une petite tumeur à une jambe qui suppure, l'abcès s'agrandit, et la suppuration devient de jour en jour plus abondante ; le cancer diminue insensiblement. Le professeur *Schwencke* conseilla à la malade de ne pas laisser cicatriser l'ulcère : celle-ci, ennuyée de cette incommodité, s'y opposa. Les premiers symptômes du cancer reparurent, et la dame, devenue sage à ses dépens, consentit à l'application d'un cautère, qui la rendit à la santé. Imitons la nature. Dans la premiere période, essayons les fontanelles ; observons rigoureusement les préceptes de l'hygiène, et éloignons avec soin tout ce qui peut causer la moindre irritation. Un peu plus tard, plus d'espoir, il

ne reste plus qu'à emporter la partie malade, au moyen du fer, lorsqu'elle a peu d'étendue, et à recouvrir ensuite la plaie d'une couche de pâte arsénicale, dont l'épaisseur varie en raison de l'altération de cette même partie, suivant le procédé qu'emploie tous les jours M. le professeur *Dubois*.

Si la maladie est plus considérable, on la circonscrit, on la dissèque, et on l'emporte encore; et si quelques points du fond ou des bords de la plaie sont durs et grisâtres, on peut les recouvrir d'une légère couche de pâte arsénicale.

Mais quand elle a fait trop de progrès, quand elle adhère aux parties voisines dans une étendue illimitée; quand les ganglions lymphatiques voisins sont engorgés, et les symptômes généraux imminens, nous n'avons plus que la triste ressource du traitement appelé *palliatif*. Dans cette période, tout ce qui calme l'irritation sanguine est impuissant contre la marche de la maladie; elle continue ses progrès, et malgré l'eau de laitue, la ciguë de *Storck*, l'opium, etc., les malades sont condamnés à une mort plus ou moins prompte. Heureux alors quand les illusions de l'espérance peuvent leur dérober le terme de leur existence, et les accompagner jusqu'au tombeau! Que cet art, dit *Pouteau*, nous prodigue d'amertumes et de douleurs, lorsqu'il n'est plus que l'art de laisser mourir Et de quelle mort! A cette triste idée, la plume tombe.....

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Quibus occulti cancri fiunt, eos non curare melius est; curati enim citò pereunt. Non curati verò, longius tempus perdurant. *Sect.* 6, *aph.* 38.

II.

Duobus doloribus simul obortis, non in eodem loco, vehementior obscurat alterum. *Sect.* 2, *aph.* 46.

III.

Dolores et in lateribus, et in pectoribus, et in cæteris (partibus) si multùm differant, considerandum. *Sect.* 6, *aph.* 5.

IV.

Quæ longo tempore extenuantur corpora, lentè reficere oportet: quæ verò brevi, celeriter. *Sect.* 2, *aph.* 7.

V.

Ad extremos morbos, extrema remedia exquisitè optima. *Sect.* 1, *aph.* 6.